BORIS LAMINE

IL FERA SI BON MOURIR

PAS MÊME T'Y CROIS PRODUCTION

à Khaled Kelkal

« Quand tu regardes le soleil,
les requins y te mangent. »
Sofiane

FARID

« VAS-Y TA MÈRE je la nique ! » « Qu'est-ce quia ?! Keskia ?! »

Ça chauffe, ça gueule. Tout est tranquille. Les phrases hachées, menu-menu, ne sont que l'écho de notre décor. Scène de vie ordinaire.

En bas des immeubles, quelques personnes circulent, d'autres restent en groupe. Y a même du soleil qui brille sur la cité, je vous promets que ça existe. Encore une putain de journée, qu'est-ce qui va bien pouvoir se passer. Je suis là, posé, comme à l'accoutumée, mais mon esprit s'est évadé. Et le joint tourne. Pas de jalousie, chacun le suce, chacun aura sa part.

L'embrouille s'est déjà tassée, comme d'elle-même. Finalement, on aime bien s'insulter, l'impression d'exister. Je vois bien ces mines effarées, quand on descend à Paname et que l'on choque avec notre langage. Pourtant, après à la télé, on nous mime, ça rigole bien. Fils de pute.

Moi, c'est Farid, 25 ans, toujours habité le même quartier. Pas bougé. Je fais parti des habitués, ici tout le monde me connaît. Trente-six mille histoires à raconter, à pas dessoûler. Je vais pas te les faire, je suis pas du genre à entretenir la nostalgie ; mais un sentiment d'être enraciné dans des sables mouvants, ou bien dans du béton armé. Je sais pas exactement.

JE ME SOUVIENS, ces années-là. On était des petits, mais bien plus forts. Peur de rien, d'aucun défi. Pas encore fatigués par la vie. Sans illusion et sans espoir, mais avec la ferme intention d'y aller. Et puis après, qui sucé par la drogue, qui broyé par la prison, ou dans la spirale de la normalité.

Maintenant, je suis là, parcours de fuite. J'ai avancé tant que je pouvais, tourné en rond sans m'arrêter, sans se rendre compte. Sans compte à rendre, pratiquer l'esquive dès que la situation m'accrochait. Toujours être discret, puisque déjà à la cité, dans chaque bisness, je cultivais la discrétion. Une règle d'or avec celle d'éviter la prison. La fuite comme seule porte de sortie, fausser l'image de soi, le caméléon doit cacher le dragon.

Je me souviens, des gamins à la fin des années quatre-vingt. Rien à foutre de la Zulu Nation, mais des nouveaux sons, écouter les grands. Sales embrouilles entre quartiers, des bandes pour faire des descentes. Pas de pas de danse pour les soirées, mais des armes qui commencent à circuler.

Je me souviens, des années de collège et de lycée. Tout un monde à défier. On veut pas de toi, pas à ta place ici. Et pourtant, c'était aussi notre territoire de règne. Et le mien. Le bac on s'en fout, le défi de pas se faire virer, d'être le lettré de la meute.

Je me souviens. C'était l'époque des grafs et des tags. ça cartonnait un max, pas un cm^2 ne devait être oublié. C'était les *toy* et les coups de pression, *comment ça t'as tagué dans mon wagon ?* Fallait exister, sur les murs, dans un stade, en éructant rapidement sur fond de beatbox, en n'ayant peur d'aucun vice, en montant des biz, en insultant tout ce qui tourne aux périmètres... À force d'être nié, fallait exister.

Je me souviens. Trop bien. Trop de souvenirs enfouis. Toujours resté ancré. Après avoir arraché les fils qui me tenaient. Avoir filé, à l'assaut de la citadelle. Du territoire interdit. Paris.

FARID

ÇA FAIT QUELQUES ANNÉES que j'ai posé une demande de logement à la mairie. Tu parles, je peux me brosser.

Pas de travail, pas de garant, un nom et une tête d'Arabe, vas-y pour trouver un logement. Mieux vaut rester chez ses parents. Sur les listes HLM, je dois pas être en tête de liste, pas dans les prioritaires. Et puis à la maison, en étant nombreux, on se serre les coudes.
Les assistantes sociales, les conseillers de la mairie ou de la CAF, j'en ai beaucoup vu, trop. Au début, j'accompagnais ma mère à la CAF, elle comprend pas toujours bien le français et ne sait ni lire ni écrire. C'était des moments super humiliants, ces regards derrière les guichets, cette condescendance, le mépris. je bouillais en m'apercevant de tout ça, en même temps j'avais honte, pouvais plus bouger. Maintenant, je dis à ma mère de rester à la maison, je m'occupe de tout ça. Je laisse aussi mon vieux jouer aux dominos avec ces vieux potes. Il a assez donné pendant trente ans pour Renault et produire français.
La CAF, déjà, c'est un putain de bâtiment. Imposant, menaçant. Un énorme cube tout blanc. Froid et droit, mais décrépit aussi. Des grandes baies vitrées à demi teintées donnent sur la rue. Parfois, faut stationner sur le trottoir pour rentrer, que la porte daigne nous avaler, pour se faire ingurgiter, digérer puis recracher comme une pilule indigeste. Des yeux sans regard te jaugent – du vigile à l'AS – des appels, rappels, des mots sans sentiments, ni envies, ni contenus. Endroit de désolation et de soumission, seul le feu pourrait y mettre un peu de joie...

Prendre son numéro. Se poser et attendre. Faut prévoir sa journée pour ce genre de démarche. Se trouver une place pour s'asseoir dans la grande salle, ça pourrait être le hall d'une gare où des voyageurs attendraient un train qui n'arrive jamais.
Toute la ville est ici, toute la ville doit passer par ici. Enfin pas que la ville, tous ceux du coin qui doivent gratter pour un peu moins galérer. Enfin non, ça fait partie de la galère, qui doivent gratter, plutôt, pour ne pas crever. Je m'assieds, déjà résigné et patient, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, les épaules rentrées dans mon blouson. Autour, des mamas africaines discutent vivement en wolof, deux Kabyles se content les exploits de la JSK, une petite étudiante française lit studieusement, ecetera ecetera.
Comme la patience n'est pas ce que je cultive le mieux, je me lève et sort pour attendre dehors. Gratter un cigarette, peut-être. Passe devant les vigiles, un peu baltringues sur les bords. Je ne suis pas le seul à tuer le temps dehors.
Vu le numéro que j'ai tiré en entrant, et celui qui s'affiche actuellement, je vais en avoir pour des heures. C'est qu'il y en a de la misère à écouler dans les petites cases de l'Administration. Comme un goutte à goutte, pour chaque vérification. Comme un goutte à goutte pour chaque allocation, le goutte à goutte de la survie distillée avec parcimonie et précaution. Et ce sentiment d'étouffer quand chaque solution ne résout pas le problème. Envie d'oxygène à s'en cramer les poumons.
– Ouais Farid, tu fais quoi ?
– Ben, tu le vois bien, je suis venu braquer la CAF !
– Ouais, moi aussi, mais je suis pas sûr qu'on va devenir riche.
Kaïs, lui aussi, est là. ça tombe bien, on va tuer le temps ensemble. Il a un numéro plus proche que moi, il est venu plus tôt et a eu le temps de faire un zyvazyva chez lui.
– T'as une clope, Kaïs ?
– Tiens, fume c'est de la contrebande.
Une Marlboro, celles que je préfère. J'emplis mes poumons de cette fumée crasse, que sans précipitation je recrache.
– Eh, Kaïs, ça fait combien de temps que tu es là ?
– Deux heures.
– Non, que tu vis dans cette ville.
– Ah, trente ans. Je suis arrivé du bled, j'avais deux ans. À chacun sa pénitence.
– Pourquoi tu t'es pas tracé ?
– Pour quoi faire ailleurs ?
– Je sais pas, la même chose mais ailleurs.
– Pfff, hé, mais, toi aussi, tu es toujours là !
– Je suis accroché ici. C'est mon monde. Je te demande ça, parce que je pensais aux potes qui sont partis, et dont on n'a plus de nouvelles.
– Sont peut-être morts ! Hé, deux bastos dans le corps juste après être sortis de notre sanctuaire.
– Peut-être.
Les numéros avancent, la discussion bifurque, slalome. Quand c'est le tour de Kaïs, je me retrouve tout seul, je retourne m'asseoir et regarde mes pieds. En attendant.

– De quel trop-perçu tu parles ! c'est quoi ça ? s'exclame une voix, perçante.
Au guichet, une allocataire a perdu patience.
– Nos services ont du mal calculé vos droits. Pendant toute cette période, il y a eu donc un trop-perçu. Nous ponctionnons maintenant pour réguler la situation, lui répond uniformément le guichetier.
– Mal calculé mon cul, trop-perçu, trop-perçu ; je vois pas ce que je peux trop percevoir avec le trois fois rien que je touche et les trois enfants que j'ai, toute seule.
– Vous avez perçu 20 euros par mois de trop, la CAF se doit de récupérer cette argent, pour vous arranger, nous pouvons étaler votre dette.
– De quel argent tu parles ? Vous vous foutez de ma gueule, avec ça j'ai même pas eu de quoi mettre du parmesan sur mes pâtes. Il est parti cet argent, m'en suis même pas rendu compte.
– Nous nous devons de le ré..
– Mais me ponctionner maintenant, je suis bon pour le découvert, et l'AS qui penseras à me retirer mes enfants. Vous avez mal calculé peut-être, mais on dirait là que j'ai détourné l'argent du conseil général...
Les vigiles se tiennent pas loin.
– Madame...

– Arrête avec tes madames, vous nous traitez comme des chiens !

Mon numéro approche, je dois me presser vers un guichet un peu plus loin. Une langueur m'ankylose. La voix de cette femme continue à résonner. Pour chacun de nous, il va encore falloir plaider sa cause...

Putain, la prise de tête. Et blabla, et blabla, j'aime pas quand ils parlent dans ma tête comme ça. C'est comme avec cette assistante sociale. Elle te sonde au lieu de te répondre. C'est à elle de savoir ce qui est bien pour toi. Combien de fois je me suis embrouillé, la dernière fois, on s'est bien engueulé. Je viens demander un renseignement précis et on m'assène des dizaines de questions. Bien sûr, j'ai pas voulu répondre. L'échange était tendu. J'ai vu la peur dans son regard. Et le geste nonchalant qui appuie sur la sonnette d'alarme. Moi, je me lève et me natchave. Dans les couloirs, je croise les vigiles, ils rajoutent le coup de pression, veulent me soulever. Moi, j'avais déjà décidé de m'en aller.
N'empêche que, pendant six mois, leurs voitures ont pas arrêté de cramer.

À PANAME, je berce dans l'anonymat. Passe d'un milieu à un autre, prend pas le temps de faire de vieux os. Connu pas mal de quartiers ici, des piaules pourries. Rencontrer des gaillards de partout, lascars, blédards, gosses de riches... Jamais vraiment raconté mon passé. Pas envie d'avoir une marque indélébile sur le front.
Bosser au black, refait des biz, la débrouille quoi. M'en suis sorti finalement, pas vraiment plongé. Me suis senti seul aussi, des fois. Souvent eu la haine, à retourner toutes les rues de Paname à pied. Les regards qui fusent, la peur qui emplit l'atmosphère.
Quand j'ai posé mes rames à Paname, pas vraiment de solutions, une piaule sans chiotte, ni douche. Vendu ma force de travail sur des chantiers pourris, avec des Kosovars et des Portugais. C'était dur, sur mon premier chantier, un vieil ouvrier m'a dit « bienvenue parmi la classe ouvrière », désolé, je suis pas resté. C'était pas dans mon idée. Je veux fuguer dès que je me sens posé. Je dois filer. Sans dire au revoir et sans se retourner. Je vais pas bien loin, tu me diras, mais l'anonymat des mégapoles permet ça, disparaître et réapparaître. Comme un rat. Mais je vois bien que l'on a le choix que de tourner en rond. Comme un rat en cage.

FARID

Ya eu du beau raffut aujourd'hui. C'est que les journaleux et les télés se sont déplacés jusque dans notre quartier. C'est-à-dire, d'abord on te fout des keufs partout aux alentours. Pas moyen de sortir de notre périmètre sans être zyeuté, jaugé, contrôlé, insulté. C'est sûr, ça crée des réactions, des provocations. Et puis des fois, ça se rixe sérieusement. C'est ce qui s'est passé sur le parking de la grande surface. Qu'est-ce que tu veux faire un samedi après-midi. Tout le monde est là, ça s'affaire de droite à gauche. Nous, on traîne aussi. Fumait quelques joints, notre Ricard à nous. Les bleus ont fait une ronde, ce coup-ci c'est nous qui les avons insultés. Y a quand même de quoi avec leur tête de con et leur regard inanimé. Ils ont pas dû apprécier. Une demi-heure après, y en a tout plein qui ont débarqué, avec du civil de la Bac. Les sorties sont coincées. Et puis contrôle systématique. Déjà ça froisse, et puis les insultes, les menaces. Bien sûr, ça réplique. Verbalement, puis opère un repli stratégique. Allez, voilà une poubelle qui vole en plein milieu de la galerie. Les hostilités ont commencé. Mais les flash-balls et les lacrymaux en pleine affluence du centre commercial, ça va pas être pratique. Nous, on s'en fout, on a pas de règles. Eux non plus finalement, à ce que j'ai vu d'une maman qui s'en est pris en plein dans le dos, de flash-ball. Putain, ça court partout, ça chasse et ça matraque. Ça réplique à coup de front-kick et de faire tomber des vitres. Un beau bordel, des belles scènes de guerre, les gamins sont les plus vénères. On a réussi à se regrouper et à se natchave. Valait mieux pour tout le monde. Quelques mineurs tombés, on les reverra bientôt en bas de leurs immeubles. On retourne au quartier, on a encore de quoi fumer.

Alors quand les journaleux ont débarqué, ça nous a bien fait rigoler. Qu'est-ce qu'ils viennent se la ramener ceux-là ? Voudraient nous faire avaler toutes les couleuvres. On sait bien ce qu'ils vont raconter, toujours des conneries, nous faire passer pour des demeurés, pleurer un peu, faire peur aux Français, qu'ils ne sortent plus de chez eux. Et puis s'interroger, dans un si beau pays, pourquoi ? Snif. Allez je te nique. Y a pas de place pour tout le monde ici, alors de la cave que vous nous dédiez, on essaye de foutre le feu au grenier. Et pis rien que comment y nous parlent, on aime pas. Le ton, les mots, c'est chelou. On sent bien qu'on est baisé. Alors on a eu bien raison de les insulter, de les caillasser, et de les jeter du quartier.

« *Putain de merde, y a pas à dire on s'est bien fait arnaquer / On a rien à faire dans cette ville / On a rien à foutre dans cette vie / Qu'est-ce qu'on peut se faire chier* », éructe un vieux poste. Des punks autour écoutent, sans se parler. Je sais qu'ils squattent souvent par ici. Le week-end, aux Halles, chacun vient se poser. Moi, je fais ma descente sur Paname. Seul pour l'occasion, les Halles ou les puces de Clignancourt généralement. On est au début des années quatre-vingt-dix, je suis un ado vindicatif. Je fais mes descentes à Paname et je remplis mes poches, je remonte après à la cité avec des skeuds ou des nouvelles fringues. Je préfère opérer seul, c'est moins grillé. Mes premiers pas dans mes dons de caméléon. Aux Halles, mon objectif est la Fnac, je l'ai bien retournée, jamais chopé. Toujours le samedi, plus de foule pour se fondre. Et puis c'est les balades, dans la faune, la parade de tous les styles. On voit de ces trucs sur Paname.

Y a même des gars qui me rachètent des disques, quels bandes de blaireaux, suffit d'aller se servir. Des portillons qui sonnent, des vigiles, j'aime ça ; ça devient du sport. La gazeuse à portée de main. Déjà ça commence avec les contrôleurs pour venir. Z'yeuter sur le quai, changer de wagon. Une fois un reuleu est venu demander notre ticket. On était trois. Un des gars lui montre sa familiale à 60% et lui dit « C'est ça mon billet », il est parti direct le reuleu. Il était tout seul, le con.

Des fois, je descendais avec un sauce à moi. Un inséparable à partir du collège. Quand t'es pas tout seul, t'en fais plus. On en a défoncé des wagons. Coup de cutter, écriture rageuse. Son truc à lui, c'était de foutre le feu. M'a enfermé une fois dans les chiottes avec des flammes qui commençaient à monter. Histoire de rigoler.

Par contre les contrôles de keufs, ça y loupaient pas, suffisait de passer devant eux pour qu'ils demandent tes papiers. Y a pas de barrages à l'entrée de Paris, mais c'est à chaque coin de rue que tu les trouves.

Ce que j'aimais bien, c'était descendre le soir. Avec un peu de tunes, c'était mieux. Je trouvais rarement des gaillards pour me suivre, trop attachés à la cité, peur d'en sortir. Ou sinon en bande. Moi j'attendais pas. Je passais chercher mon sauce, mon inséparable, et c'était parti. On se trouvait toujours un cerkon à squatter. On s'en foutait un peu, du moment que l'on pouvait se marrer. Suffisait de pouvoir faire rentrer quelques bouteilles de l'épicier du coin. Ce qui, finalement, n'était pas très compliqué, malgré les gros vigiles qui se la tapent.

Même s'il faisait froid, on était là. Après c'était toujours le même chemin. Courir après le dernier train. Ce putain de gong incontournable, zéro heure quarante-cinq à Gare du Nord, pas une minute après. Et le train qui s'enfonce dans la nuit. À cette heure, c'est pas bondé, quelques travailleurs, la mine fatiguée, des galériens bien défoncés, la mine défaite. Le paysage défile, cité endormie, nationale déserte, usines fermées, terrain vague... une gare, deux, trois, quatre, cinq... putain on arrive...

ANONYME

BON, JE VAIS BIEN VOIR passer un pigeon. Un gars pas du quartier, mais bien une tête à fumer. En face, sur l'autre trottoir, la gare. Tu traverses, et tu te retrouves dans notre tiékar. Ici y a pas de loi de la République. Juste notre vindicte.
Ouais, la-uisse, qui arrive là. Je crois que c'est pour moi. Je l'ai déjà vu venir pécho. J'avance pour l'aborder.
– Hé mec, bien ?
– Ouais.
– Tu mefu ?
– Heu ouais.

Haha, je le sens sur ses gardes.

– Bon tu veux que je te serve ?
– Non, ça va merci.
– Je te fais un croume sur une barrette.
– Non non.
– Arrête ton char, y a que du bon teshi dans le secteur.

Il essaye de s'esquiver. Je me rend à sa hauteur.

– Vas-y attend. Soit pas stressé.
– Faut que je rentre...
– Ouais.

Je lui glisse un keusdi de teshi dans la poche de sa veste. Il est surpris, mais ne sais pas quoi faire.

– Maintenant t'as une dette, tu me dois keusdi.
– Hé, mais...
– vas-y la ramène pas. Tu sais où t'es ici.

Il reste tout ballot, comme ça. Je fais un pas et lui dit :
– Allez, arrache toi de là. Je sais comment te retrouver. Et oublie pas que tu as une dette. Allez casse-toi.

Je le vois s'en aller, tout flippé. De toute façon, moi je traîne toujours ici. Et tous les bus passe par ici, la gare RER est ici. S'il me ramène pas de gen-ar, je vais lui faire la zèremi. Avec notre réputation, avec la flippe qu'il se paye, je me fais pas de souci.

Dissertation.

Sujet : Après la lecture du texte ci-dessus, vous disserterez sur le malaise des jeunes. Le ressentez-vous ? Vous avez deux heures.

Date : *26 janvier 1991*.

Elève : Gorka Borroka

Appréciation : **Face à un anti-devoir écrit par un anti-élève apprenti anti-tout, on est tenté d'écraser cette graine de révolté.**
Ton devoir a pour le moins le mérite d'être personnel. Je me permettrais de rappeler que la critique cynique est art difficile qui n'est possible qu'en se pliant au système et en le possédant pour ses propres fins.

Devoir rendu :

Le malaise de la jeunesse et de la population vient-il vraiment d'une société « qui change trop vite » ou y-a-t-il des facteurs plus importants ? La réaction de la jeunesse vis-à-vis de ce malaise. Voilà les deux points traité dans ce devoir.

La question du sujet de ce devoir est précise : « Ressentez-vous ce malaise dont parle l'auteur ? ». Ma réponse sera on ne peut plus clair : non. Partant de là développer et discuter sur ce pseudo malaise est un art dangereux et difficile, et n'est pas à ma portée.
Car le malaise, et peut être bientôt chaos, social dans lequel est plongée notre société occidentale ne se limite pas au changement rapide de notre monde (il est vrai que nos jolies antennes paraboliques seront tôt ou tard détruite par une non-moins jolie bombe thermonucléaire), mais résulte du fait que quand le peuple remarque qu'il s'est gentiment fait berner ou il s'effondre ou il se révolte, mais l'aliénation sociale étant tellement bien orchestré par les gouvernement, il est vrai avec l'aide de moyens assez performants, la population perd tout sentiments de révolte.
La chute des tentatives révolutionnaires est aussi une cause de ce malaise ; beaucoup de postsoixenhuitards sont aujourd'hui à la tête d'industrie ou de journaux se voulant de gauche, batifolant sans aucune pudeur ne remarquant même pas qu'ils sont devenus tout ce qu'ils exécraient.
Que faire ? Que faire devant cette puanterie télévisuel, devant cette mascarade politicienne, devant cette sous-culture journalistique... Inconsciemment donc la population se sent berné, inconsciemment, car consciemment elle soutien la guerre du golfe cette « croisade » pour la démocratie (pétrolifère) sans se soucier du soutien des gouvernements occidentaux envers les dictature d'Afrique ou d'ailleurs ; sans se remettre en question et se poser la question cette question : la démocratie est compatible avec l'Etat même ?

Mais nous nous égarons, me direz-vous, nous nous égarons comme s'égare la brebis galeuse qui quitte le droit chemin commandité d'en haut, elle le quitte car elle veut goûter à l'herbe du champs interdit, là où pousse l'égalité, la liberté...
Nous nous égarons donc du sujet qui nous demande comment réagissons nous face à ce monde qui « change de plus en plus vite ? ».
Désorientés, ne savant plus où aller, ni que faire, déprimée la jeunesse ne sait plus quoi penser. D'autres, peut être minoritaires, choisissent la révolte, contre l'Etat, l'Administration, devant cette société complètement aseptisé, uniformisé.

FARID

CE MATIN, je suis allez chez les vieux à Gorka. Je passe de temps en temps, pas souvent. Me propose un café, demande un coca. Le vieux grogne. Mais y en a toujours du coca, je crois bien qu'il est là juste pour moi. J'ai ouvert la chambre à Gorka, un peu par hasard, sûrement inconsciemment. Sentiment bizarre, je pousse un peu la poussière. Je suis tombé sur cette vieille disserte. L'avait 14 ou 15 ans quand il l'avait écrite. Seul trace de sa scolarité ici. Tout ce qu'il avait gardé de l'école avant de nous abandonner. C'est vrai, avec les potes et le reste de sa classe, c'est la première et dernière fois que l'on s'est attardé à lire une disserte, un devoir sur table. Quelle connerie.

Quand même ça me travaille, depuis ce matin. Tu nous a jamais écrit depuis. Plus aucun cri. Si tu l'avais faite ta peine, tu m'aurais peut-être écrit au moins. C'est vrai qu'après tout ça, on n'en a plus parlé, tenter d'oublier. Mais t'es pas là pour le savoir, bâtard. Pas donner de nouvelles à ces frangins.

Ça me travaille, je vais aller voir Léa, doit y penser elle aussi. Sans en parler, comme moi. Vers son bloc, elle y est sûrement, on est quoi ? Samedi, ouais je crois bien. Ça devrait être bon.

« Elle est là Léa ? » L' interphone, notre Chat à nous. Ouais c'est bon, descends 5 min, je vais pas monter, tu le sais bien.

– Comment Léa ?

On se sert la main. C'est comme ça. Le taf, tout ça, c'est bien. Oui moi je continue, je me débrouille.

– Je suis passé chez les vieux à Gorka ce matin.

– T'as des visites bizarres.

– Bof. Pense à lui, des fois. Toi aussi ?

– Pourquoi on parlerait de ça.

– Et pourquoi pas, ça va quoi. Toi-même tu sais... Toi-même tu sais qu'on l'a pas oublié.

– Je sais pas.

– Arrête ça. Dis-moi... Tu as de ses nouvelles ?

– Et comment ? Qu'est-ce tu viens me faire chier.

– Parle pas asmeuk. J'ai eu un flash, pas eu un mot. Pas eu une lettre, même un taulard y se fait pas oublier comme ça.

– T'as pas suivi toi.

Quoi, je vois dans ses yeux que j'ai touché juste. J'y crois même pas. Ça m'a traversé l'esprit ce matin, mais je pensais pas que ça pouvait être vrai. Mais elle a pas envie de lâcher le morceau.

– Alors, il t'a écrit depuis ces années-là et t'en a pas moufté un mot. Ok, pourquoi pas. Tu me fous la haine mais c'est pas la première fois. Comprends pas, l'aurais pu m'en envoyer à moi.

– T'as toujours rien compris. M'écrit pas ici.

– ...

– Rappelle-toi, avant partir. On était comme deux cons tous les deux. Encore ses jeux de mots et ses énigmes. « Je reste pas là, y a pas marqué la poste. Vous viderais mon écuelle restante. »

– Ah ouais , peut-être. M'en souviens pas vraiment.

– Poste restante, y a du courrier qui arrive en poste restante. Pas à notre nom, mais c'est pour nous. Suffisait de passer à la poste principale de temps en temps.

– Putain... Tu peux me les montrer ?

– Je monte, attends moi là.

Je reste là, un peu fébrile.

– Farid, reste pas là, si tu deales, ici, je te fais une tête et je retourne ton quartier !

Putain quel con, Nordine. C'est vrai, je suis plus dans mon périmètre.

– C'est bon, soit pas aussi con qu'un flic. Ça devrait pas être dur. Je peux me poser là sans attaquer tes parts de marché.

– Ouais, mais moi je connais tous tes vices. Tu fais quoi ici ?

– J'attends Léa.

Interloqué, il me lâche, Léa n'est pas une de ses parts de marché. Tant mieux.

– Voilà. C'est pas tant. Mais c'est tout ça.

– Ah. T'es passée récemment ?

– Ça fait deux ans qu'il n'y a plus de lettre.

Bon, je m'arrache. Je propose à Léa d'aller zouker, quand elle veut. Mais je sais bien que c'est peine perdue.

FARID

Va falloir que je me trouve un coin tranquille, pour lire ces trelées. Pas à la piaule bien sûr, pas en bas de mon escalier non plus. Tiens, si j'allais au bois, la ville d'à côté. Avec Gorka, on aimait bien y aller. Quelle que soit l'époque de l'année. L'été pour se promener et respirer, l'hiver voir la neige pas noircie par les pots d'échappements et même la saison, là où les feuilles elles tombent, comme des lâcheuses. À cette période-là, on jouait à se balancer des bogues qui piquent d'un truc dont j'ai oublié le nom. Ça doit être le shit.
Ouais, donc je vais bala.

Brazzaville, Congo. 1996.

ICI, C'EST PAS LA MÊME. Je trouve quand même mes marques. Petit à petit. Dans des expressions par exemple. Je croyais que c'était du parlé de nos quartiers, en fait, tu les retrouves ici. Dans la bouche de tout un chacun. ça m'a fait tilt. C'est des expressions du bled, c'est le dernier lien ténu des sauces du quartier avec leur bled. Et ils le font passer, et chacun reprend ce morceau de bled. Jusqu'au petit français. Enfin moi suis pas français, suis basque. Mais bon à part mettre des « k » dans mes dictées, je l'ai jamais trop fait passer dans le quartier. Enfin je m'en fous des nationalités, c'est ce que je disais toujours dans les discussions interminables : « Nous les Marocains on vous nique les Algériens » Ou autres conneries du genre. Mais quand j'étais descendu, au sud, dans ce que l'on appelle mon village. J'avais pris une claque, toute une histoire, que je connaissais pas. Et mon vieux, j'aurais pas cru que...
J'ai décidé de tracer, tu le sais, d'aller voir partout où je devrais pas être. Le feu au cul, disait Farid. Pas que le feu d'ailleurs, mais ça je n'en parlerai pas. Juste ces quelques lettres pour rendre compte de ce que vois.

J'ai rencontré des gaillards. Un concert, du pera. Un groupe qui cartonne bien. On s'est lié d'amitié. Au début, ils étaient méfiants, défiants. Normal face à ce Blanc, ce mundele. Pas clair ce qu'il fait ici, et être assimilé à cette sale race d'expatriés, c'est pas une sinécure. Tu t'en doutes. Un des gars du groupe a passé son enfance et adolescence en banlieue sud. Heureusement, renseignement pris, pas une ville avec qui on a été en guerre. Ça m'a soulagé, mais ici tout ça est quand même bien loin. Faut que je te parle de ces gars.
Début des années quatre-vingt-dix, une formation se monte avec Kejo et M'Bemba. C'est l'époque de la transition démocratique au Congo. L'époque du parti unique, histoire oblige, est finie et on réclame la note à TotalElf. L'effervescence ne durera pas trop. Dans ces années-là, les concours de danse faisaient rage dans les ruelles de Brazza. Le rap devient LA musique des jeunes. Celle où l'on peut s'exprimer sans le contrôle familial, sans référence au passé. Une musique dont on peut s'emparer, inventer, et ne rien respecter.
Kejo, le gamin fraîchement revenu de France, où le rap cartonne déjà, M'bemba, l'authentique gamin des ruelles de Brazza, et leur Dj électronicien qui se fabrique lui- même des instruments inventés pour mieux scratcher forment le triptyque infernal.
Quartier sud. C'est là que les milices du pouvoir et de l'opposition vont s'affronter. Notre trio va passer l'épreuve ensemble. Dans leur zike, y a une batterie spéciale, d'un rythme particulier. Ils l'appellent la batterie Sarajevo. Parce que pendant la guerre, leur quartier était surnommé Sarajevo. Et que leur batterie reproduit le son des canons. Ils règlent leurs comptes, sans contournement. « *Parlementaires, parles-menteurs / Je suis devant ma barricade / ta démocratie mon œil* », et renvoient dos à dos les cliques politiciennes.
Ouaiche, j'ai traîné pas mal avec eux, mais j'avais pas trop de plans à Brazza, un peu la dèche, pas me permettre de rester longtemps dans une place. Donc de Brazza je m'arrache.

AU COLLÈGE, j'étais dans une tranche d'âge normale. Je me souviens de certains, en troisième à dix-huit ans. Tu triples ta cinquième, tu redoubles à répétition. T'as l'impression que l'école joue avec toi comme on joue avec une mouche que l'on enferme dans un verre. Je me souviens d'Hervé, dix-huit ans, en troisième. Fonce droit dans le mur. Son frère l'avait précédé, fracassé dans un de ces murs qui nous tend les bras. À l'époque, son frangin était en taule, un braquage foireux du supermarché de sa ville. Je voyais bien que ça l'avait marqué, Hervé. Et puis, un jour, j'y aurais jamais cru à ça, le frère en prison, pas une tune à la maison. Un jour, Hervé il hérite. Putain, une vieille tante. Il se retrouve, sortant de troisième sans le BEPC, avec des appartements et des boutiques à Vincennes. Il est devenu proprio, Hervé, et il n'a plus de soucis de tunes à vie. Je l'ai revu un jour. Lors de mes pérégrinations parisiennes, il était dans un bar de Saint-Germain, discutait avec un mec en costard. Je suis passé, je suis pas rentré, je me suis pas pointé pour lui serrer la main.

Pour nous, ça continuait. Le collège, le lycée, c'était le temps de la fumette et de la frime. C'était un luxe aussi d'aller à l'école. J'en ai connu des lascars virés très tôt du système scolaire, traînant dans les établissements, histoire de remplir les journées. On les appelait les SEF, sans école fixe. C'était un luxe parce que tu vois du monde, de toute la ville et même des autres villes. Un des rares moments où tu sors de la claustrophobie du quartier. Pourtant, l'école, on chiait dessus. Dans mes souvenirs, il y avait de quoi. Pour nous faire la morale, ça il y avait pléthore, profs, conseillers d'éducation, pions, assistantes sociales, censeur, proviseur... Ce n'est qu'après que j'ai vu qu'ils ne valaient pas mieux que nous. Et j'ai pas honte de leur avoir tenu tête.
Toujours prompt à te donner des leçons. Le plus drôle, tu te retrouves devant une assistante sociale. T'es encore un gamin. On te fait comprendre qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Explicitement que cela vient de toi. Mais quand tu regardes bien de l'autre côté du bureau, elle a pas l'air plus réjouissante, la vie. Y a pas de quoi pavoiser. C'est comme cette proviseur, alcoolique, qui avait sa bouteille cachée dans son tiroir.

Je me souviens de ces soirées à Gouss', la ville d'à côté, à deux jets de RER. On s'y retrouvent tous. Nous, les petits, et les grands qui finissent toujours pas s'embrouiller. Un jour, un gars sort un gun et tire en l'air. C'est la bousculade. Dans la bousculade, il perd son arme. Vénère, le gars, il ouvre son sac et sort un deuxième gun.
J'étais jeune ado, j'observais tout ça. Me suis dit que c'était mieux de replier, c'est surtout les balles perdues qui atteignent leur cible.

À la piscine, on se faisait jeter. Pas d'argent pour rentrer, et on plaisait pas à être en groupe. Mais ce qu'ils savaient pas, c'est que la piscine elle était à nous, la nuit venue. Quelques grillages à passer, et c'était le bain de minuit passé. Il fallait attendre l'été pour ça, que le temps le permette et que le bassin extérieur soit rempli. Au beau milieu de la nuit, au beau milieu de la ville, quelques lascars se tapent une tête dans l'eau tiède. Avec de quoi fumer pour se poser, c'est quelques belles images que je conserve, au milieu de toute cette merde.

On avait rarement de quoi se payer des activités, alors on traînait, on traînait. La bande grossissait. À l'affût des conneries à faire, des bizness à se faire.
Y avait ceux abonnés à la 8-6 et au shit. La plupart du temps défoncés, tu pouvais les retrouver à fumer dès huit heures du matin dans le hall et les escaliers. Je pensais pas passer mes journées à me déchirer, j'essayais quand même d'avancer.
Ceux qui tombaient dans la dure, l'héro et autres, on les maltraitait. Intraitable avec eux dans le bizness, en les taxant, en les tapant. Surtout quand on retrouvait des seringues n'importe où.
Ouaiche, je pense à Moshé. Un gars avec qui, à une époque, je traînais. Il était petit et tout rond. Une vraie boule. C'était un mec marrant avec qui je rigolais bien. Il aimait pas se fatiguer, mais il était intelligent et il aurait pu continuer à l'école. On faisait des biz ensemble et les conneries habituelles, garde à vue et compagnie. Au bout d'un moment, on traînait plus ensemble. On fréquentait plus les mêmes sauces, les mêmes quartiers. Je l'avais revu, deux ou trois ans plus tard. Par hasard dans un bus. Il avait maigri, Moshé. Il était avec un des ses nouveaux potes. Il tentait de se la jouer avec moi. Mais j'avais bien capté. Je comprends, maintenant, qu'il n'y a tellement rien à espérer ; que la dope, tu penses pas que ce soit le pire. Tant qu'à être au fond, autant creuser. Et dans ce monde d'ennui où on nous condamne, la drogue, elle permet à certains de survivre. Et Moshé, il piquait du nez, il était blême. Il avait pas l'air de mieux s'en sortir. Comme si, à la finale, fallait qu'il en endosse encore plus. J'ai presque eu pitié de Moshé ce jour-là. Mais comme la pitié on connaissait pas à l'époque, j'étais à deux doigts de l'éclater, Moshé.

FARID

J'ai pas grand-chose à faire aujourd'hui. Pas de tunes non plus. Va falloir penser à se refaire. Dans quoi je pourrais tremper ? Me parle pas d'ANPE, c'est vraiment le dernier endroit pour trouver du taf. Et puis les agences d'intérim, putain quelle merde. Tafer pour trois francs six sous, faut pas déconner. Finir les journées exténué, faut vraiment vouloir donner. Éh, c'était bon pour la générations de nos parents. Déjà pour décrocher un boulot dans ces agences, c'est pas gagné. Rentre pas bien dans leur case. Je me dis souvent qu'on a vraiment rien à nous proposer. Comme si on était un surplus mal calculé dans leur Économie. Et puis, comme disait Gorka, un vieux pote, « on va quand même pas perdre notre vie à la gagner. Surtout que l'on veut vivre vite. »
Alors, moi, je me débrouille. Faut pas croire que c'est une solution de feignant. Loin de là. C'est du taf, des soucis, des ennuis. Mais on s'en sort mieux comme ça. Et puis on a pas le choix. Le bizness, chef. Stupéfiant, recel, ce que tu veux quoi. Bon c'est souvent gagne-petit. C'est bien ce qui me mine.
Du deal de shit, j'en ai fait longtemps. Fréquenter beaucoup de lycées pour revendre. J'ai ralenti là-dessus, il y a quelques années. Trop de poukaves chez les fumeurs de teuteu. Mais je le fais encore, pris une clientèle plus âgée, je passe chez eux, livraisons à domicile. Ça paye mieux et y a moins d'embrouille. Parce que rester posté des heures pour revendre trois keusedi à des crevards, c'est plus pour moi.
Bon, je fais quoi, je vais me ravitailler chez le caïd du Maroco, ou je traîne au marché prendre les commandes ? Tiens je vais faire les deux, me remplir les poches cette semaine, comme ça on va se préparer le week-end bien-bien.
D'abord le shit. je passe chez le grossiste. Il me connaît bien. Je travaillais pour lui, il me fournissait une certaine quantité, « débrouille toi, tu me vends ça ». Maintenant j'ai grandi, toujours été sérieux dans mes affaires, donc il me laisse prendre de la marchandise quand ça me chante et l'écouler à ma façon. Ça sert d'avoir des relations.
J'arrive devant l'interphone.
– Wesh moloss, c'est Farid.
– Monte.
Bon, l'ascenseur pue trop pour moi, je prend les escaliers fissa.
Toc toc toc.
– Alors gars, bien ou bien ?
– Tranquille, et toi ?
– Ça se passe. Toi-même tu sais.
– Alors tu passes me voir, tu dis quoi ?
– On est là. La millefa, ça va ?
– Mon petit frère continue à faire le ouf'.
– Ouaiche ouaiche. Faudrait que tu me fournisses, ça peut le faire ?
– Pour toi, ça peut toujours le faire. On sort, le temps que je choisisse une paire de pompes.
– Evite les crocos s'il te plaît.
– Ferme ta gueule, connard.
On va chercher la came, je vous dis pas le parcours ni là où elle est planquée, vous seriez capables d'essayer de nous doubler. Faut faire confiance à personne.

Après avoir planqué la marchandise, je vais filer au marché. Je tiens pas en place aujourd'hui. Je vais même faire une partie du chemin à pied, je me ferais moins chier. Moi, ça me plaît de traîner dans cette ville. J'y suis attaché, j'y ai passé toutes les années de ma vie. Je sais que pour beaucoup nos vies ne valent pas grand-chose, mais malgré tout, nous, on s'y est attaché. Malgré la merde, même si toutes nos illusions ont été bouffées, même si on ne croit en rien. Et moi, je me suis attaché à ses immeubles pourris, à ces bus qui ne desservent que des endroits paumés où seul le vent s'amuse. Je me suis attaché à ces commerces fermés, à ces squares délaissés, à ces piscines sans eau, et même à ces junkies sans vie.

Sur mon chemin, je croise Samba et Ibrahima, le rappeur et le producteur. Enfin, pour l'instant, c'est juste deux loosers. Mais moi, je crois en eux. Enfin, ils ont pris une décision et ils avancent dans leur projet. C'est sûr, il n'y a pas de place pour tout le monde sous le soleil des spots-lights. Et puis, c'est un soleil qui te grille vite. Mais quand des sauces tentent de monter des plans pour sortir quelque chose de notre grisaille, moi je les suis. Je leur ai même proposé de les financer par l'argent de la drogue. Paraît que c'est pas une bonne idée. Depuis qu'il y a eu une perquisition quand des grands avaient monté une association loi 1901, on se méfie.
– Comment ça va, les sauces !
– Ça se passe, Farid.

Les mains claquent, on est des putains d'Américains, pas vrai ?
– Alors toujours le pera ?
– Toi-même tu sais. Là on galère pour trouver un studio.
– Tu crois quoi, on est des parias.
– Vous avez besoin de matos, je vous en recentre pour pas cher.
– Tranquillise, mes poches sont toujours aussi trouées.
– Comme tu veux, je file au marché, on se voit ?
– On est là, gars.

Arrivée au marché, y a de la foule, ça grouille. Je me faufile, je passe voir un commerçant, avec pignon sur rue.
– René, ça va ?
– On fait aller petit, on fait aller.
– T'as besoin de quoi en ce moment ?
– Faut voir. Lecteur DVD ou MP3, ça s'écoule toujours. Tu peux les avoir pour quand ?
– Je vais me rencarder, rapidement pour toi, dans deux jours, à ton prochain jour de marché ?
– Passe, j'ai toujours besoin de cette camelote.
– Prépare du liquide, tu connais les tarifs. Bon je file.

Je traîne passe au marché aux voleurs, ceux qui ne trouvent rien sont bons pour être alpagués. Je leur fournirai leur recherche pour un bon prix. Et livraisons express. Au quartier, il y aura toujours des gars pour me recentrer ce dont j'ai besoin.

Bon, j'ai du boulot qui m'attend pour les deux jours qui viennent. Je passe à la gare, zoner un peu. Y a deux trois gars des tours avoisinantes que je connais. On tchatche un peu et fume un joint. On parle encore du barouf de samedi à la grande surface. Pas encore de quoi vraiment s'exciter. Pas encore.

ACCOUDÉ AU COMPTOIR. J'ai appris ce geste ici. Un truc que l'on faisait jamais. Les bars, c'était catalogué pour les Français, et les vieux. Les papas, comme on disait. On y mettait jamais les pieds. Et moi non plus.
À Paname, je me suis mis à rentrer dans les cafés. Ceux qui me plaisent, dans lesquels je traîne, c'est ceux tenus par les Kabyles. Ici, pas besoin de consommer pour être accoudé et discuter. C'est rare dans ce Paris devenu une immense galerie marchande. Là, je suis à La Pistache - un petit bar dans un quartier de tricards, avec juste un baby au milieu de quelques tables - le seul où j'ai pris des attaches. C'est à cause de Kader, le tenancier. Il a deux sujets de prédilection : le foot et le cinéma. Alors moi, je critique la JSK, juste pour faire chier. Et je parle ciné, mais que des films que je n'ai pas vus.

– Alors Ndumbé, qu'est-ce tu me racontes aujourd'hui ?
– Qu'est-ce que je pourrais raconter à un vieux comme toi, qui en a déjà trop vu ?
– Ah, tu m'aides pas là, mon fils.
C'est vrai, peut-être dit comme ça, c'est pas sympa. Ce vieux retraité, je le retrouve toujours ici dans ce bar. On a appris à se parler. C'est pas toujours évident. Il est venu ici en sortant du maquis de Kabylie. Je l'imagine fier et ardent, en traversant la Méditerranée. Venu en France pour trimer. Et pour ça, il a été gâté. Travail à la chaîne, la France produit, elle a besoin de main-d'œuvre. La France est généreuse en ces temps-là, les milliers de bras qu'elle a laissés dans ses colonies peuvent venir, se faire exploiter ici. Il y a des routes, des villes à construire. Il y a le fleuron industriel à maintenir.
Mes parents aussi sont venus, de plus au sud que le vieux Massinissa. Pas connu les bidonvilles dans lesquels il a vécu, on a directement logé dans les villes toutes faites que lui et ses frères de galère ont construites. Alors quand on discute, c'est rarement très clair, mais c'est un peu ces parcours croisés qui se chevauchent.
– Alors monsieur Massinissa, la retraite est touchée ? Tu peux me payer une tournée !
– Petit con, de toute façon c'est pas Kader qui va nous faire chier. Ressers-toi. Et puis ça vaut bien ça, je pars quelques mois au bled, dans mon village, dans ma montagne.
– Toujours les aller-retour.
– Qu'est-ce que tu veux, après toutes ces années, va savoir où je suis vraiment.
– Bon, comme à chaque absence de ta part, je me demande qui va dominer au domino.
– Bof.
– Et avec qui je vais jouer aux échecs, moi qui ne sais pas jouer.
– Tiens, on va s'en faire une. Mais pour ce coup-ci, on ne nommera pas ça une partie d'échecs, mais de victoire !
– D'accord...

La télé s'est allumée, pour débiter des conneries ; t'imagines bien. Ici, une fois que tu as tes habitudes, c'est un peu comme ton salon. Faut dire qu'avec les clapiers, dans lesquels on doit vivre, à Paris, t'as vite fait de sortir. Trouver une deuxième maison. Et puis le silence des fenêtres fermées, des portes fermées, dans ta petite piaule mal éclairée. J'arrive pas. Je reste jamais dans ma piaule, ne la décore pas, m'en vais ailleurs. Et puis en change souvent, jamais dans le même quartier. Du coup c'est difficile de me trouver. Et c'est tant mieux pour les huissiers. Il y a donc qu'ici où je passe régulièrement. Ça discute, y a du monde qui va et vient, ça s'engueule aussi, des fois c'est glauque. Mais au moins y a de la vie.

« Journée d'émeutes en banlieue. Des bandes de jeunes ont littéralement envahi un centre commercial. Outre d'importantes dégradations, ces hordes de jeunes s'en sont prises aux forces de police qui tentaient de faire respecter la tranquillité et la sécurité des bons citoyens venus consommer en ce samedi après-midi... »

Tiens, les images qui défilent sur l'écran me rappellent des vieux souvenirs. Je reconnais maintenant des lieux familiers, cette banlieue qui crame pour le coup, c'est celle d'où je viens. J'ai comme un pincement au cœur. J'écoute les litanies débitées. Que de la propagande. Je comprends et je ressens. Envie de vengeance, envie de violence. Mais je reste calme.
Un spécialiste est invité, universitaire ou conseiller de la violence et de la délinquance, comme quoi nos activités illégales en créent des légales semble-t-il. Et le voilà parti :
« Eh bien, oui, nous pouvons nous inquiéter et avoir peur. Nous observons une défiance quasi systématique vis-à-vis des représentants de l'ordre républicain : police, huissiers de justice... Ces quartiers peuvent être considérés comme en rupture. Ils défient le reste de la société, il est dangereux de se tromper de bretelles d'autoroutes, il faut éviter certaines lignes de

RER. Il faut s'habituer, comme image d'Epinal, aux émeutes dans les périphéries des villes, et aux scènes de pillages. »
Et un autre invité, de l'associatif social, de reprendre :
« Il faut reprendre le contrôle des cités, et en s'appuyant sur nos forces armées. Il n'y a plus à tergiverser, il faut leur rentrer dedans, taper fort, les vaincre, et vite. Pour sauver l'État et notre tranquillité. »

Ça se passe de commentaires. Je me suis levé, pour aller vers le comptoir et mieux voir la télé. Ça me fâche, et je comprends que la guerre est déclarée, rien de sous-jacent. J'ai la nausée et la haine quand je vois qu'on nous condamne, et c'est pas nouveau, vos vies ne servent à rien, passez votre chemin. Et il faudrait toujours tout accepter, telle la fatalité.
Un client du comptoir va pisser, il a laissé un papier, qu'il griffonnait. Je le parcours de biais.

Les dizaines ou centaines de milliers de mains-d'œuvre, dont le capital avait besoin lors de sa période de croissance idyllique, ont été pour la plupart logés dans des zones dédiées, généralement à la périphérie des grandes villes. Le prolétariat ainsi concentré est souvent le résultat de migration. Concentré dans les banlieues, les cités, comme tout à chacun se plaît à les nommer ; la deuxième génération ou troisième génération de cette immigration se trouve face aux contradictions du capitalisme moderne. Ces zones de l'utopie urbaniste de l'après-guerre, deviendront des zones de non-droit Ce processus prend forme dans les années quatre-vingt, sans le rouage intégrateur du travail, on délaissera les populations des banlieues baptisées chaudes, s'assurant simplement que la marmite n'explose pas.

Ah ouais tiens, moi j'y foutrais bien de l'huile sur le feu.

Le République est une et indivisible. Et son idéologie totalitaire. La République française, au discours généreux, offre un moule identitaire et culturel auquel il faut se conformer, de force le cas échéant. Ce moule républicain n'est évidemment pas anodin, il est celui de la soumission, celui de l'ordre social. Qui de méritocratie forme ses élites, et forme quotidiennement de bons prolétaires dociles, prêts à travailler, à être bien productifs aux normes fluctuantes du capital.

Le gars revient des chiottes, il s'arrête pour acheter des cahuètes à trente centimes, ça me donne le temps de continuer sa prose.

Sauf que le capitalisme de la fin du siècle dernier n'a plus rien à proposer aux masses prolétaires des cités. Ou plutôt le travail proposé n'est plus celui assuré et acquis par les luttes ouvrières et la période glorieuse de l'après-guerre. Il est plus profitable et nécessaire d'exploiter des clandestins et sans-papiers, beaucoup moins chers et sans protection.

Le mec commande une nouvelle bière.
– Je me suis permis de lire un peu.
– Ah, c'est loin d'être fini. Tu veux regarder ?
– Ouais.
Il me tend sa feuille.

C'est pour toute une génération, qui a vu ses parents trimer à l'usine, le continu face-à-face avec des murs. Pas de travail, pas d'argent, une vie sociale qui s'atrophie, étriquée dans l'ombre de la société. L'architecture même des villes nouvelles et des grands ensembles relègue à un vase clos. Et l'État ne veut pas plus maintenant que les sauvageons sortent de leur quartier, les sanctions alourdies pour fraude dans les transports en commun en sont l'application concrète. Pourtant on continue à t'assener qu'il faut être un bon Français, qu'il faut y croire et que la société te le rendra, que tes ancêtres sont les Gaulois, qu'il faudra parler sans ton accent, que tu dois avoir honte de tes parents illettrés, etc.

– Ah ouais, pas mal. Toi t'es français, pourquoi t'écris ça ?
– Français, français... C'est avant tout une construction idéologique !
– Hum.
Je reprend ma lecture.

Chaque humoriste à son sketch, c'est un exercice de style pour un journaliste, n'importe quel petit bourgeois cultureux parisien se targue de le connaître ; le jeune de banlieue est une image mystifié et stigmatisé.

Ça me fait sourire, mais je ne dis rien. Là, je reste en caméléon ne sachant quelle couleur prendre.

Face au désir de vivre et au programme d'ennui que propose ce monde, les jeunes prolétaires sont allés de désillusions en désillusions, nourrissant une révolte sous-jacente et une haine de défiance face au « système ». Cette révolte, tra-

versée de contradictions comme par exemple de vouloir absolument réussir, là où c'est les fondements mêmes de l'organisation sociale qui ont laminé la plupart des protagonistes, n'a eu que peu de formes d'expression. Il y a bien eu la marche des beurs, des explosions plus ou moins violentes du raz-le-bol durant les décennies quatre-vingt et quatre-vingt-dix ; mais rien qui permette à cette révolte de s'exprimer pleinement et ainsi de prendre conscience d'elle-même et de poser ses propres perspectives.

– Eh mec, t'es un révolutionnaire !
– Individuellement, ça ne veut finalement rien dire, c'est un mouvement collectif, on est révolutionnaire dans un moment où tout est possible.
C'est le moment de reprendre une rasade de bière.
– Ouais, quand tu as fini d'écrire ton texte, tu repasses ici me le faire lire...

La télé est passée à autre chose, encore un jeu pour nous faire miroiter je ne sais quoi, une vie meilleure ou plus facile, ou juste un peu d'oubli.
Tiens, voilà les champions du baby-foot qui arrivent. Ça chambre. Matchs endiablés. Pas d'enjeux, mais autant de ferveur que pour la Coupe du monde. Je sors, prendre un peu l'air. En face, au milieu du boulevard, on met en place les piliers pour le marché. De la bouche du métro des grappes sortent, enfin libérées du travail. Chacun vaque, rentre à la maison, ou prépare sa soirée. Et moi, je me demande, c'est quoi nos vies, tout ça pour aller où ? La putain de moi, je ne sais plus où je suis, il m'arrive quoi ?

Brazzaville, Congo. 2002.

« Il arrive un temps où le fleuve se calme et il y a des vagues qui apparaissent, des vagues un peu bizarres. Après il y a un feu qui sort du fleuve et la sirène, à ce moment-là, apparaît. Elle a la forme d'une Blanche, elle a de longs cheveux jusqu'aux fesses. Et du côté des pieds, elle n'a pas de pieds mais une forme de poisson. J'ai déjà vu Mama Wata, la sirène. »
Un pêcheur du fleuve Congo.

IL N'Y A PAS eu beaucoup de pluie depuis que je suis arrivé. Du coup la poussière a repris ses droits dans les ruelles de Brazza. Ici, l'urbanité est à l'image de ce que l'on peut se faire, elle n'a pas avancé, on retrouve les traces des destructions et pas de traces de projet, de construction. Ah, si, le maire veut donner une image propre de la ville. Il a viré une bonne partie des vendeurs de rue, il faut maintenant une patente dûment réglée pour avoir une place au marché, et on menace les bars qui se servent du trottoir comme terrasse (puisque le maire projette de mettre des dalles sur les trottoirs, pour l'instant, c'est bien souvent du sable au bord du goudron… quand il y a du goudron). Les taxis et les bus sont sommés de se faire repeindre dans un vert unique, au garage de la mairie, bien sûr ! Et de payer une patente supplémentaire pour être affublé d'un numéro et d'un autocollant sponsorisé par un opérateur de téléphonie mobile. Donc Brazzaville serait en passe de devenir une ville moderne, prête à rivaliser avec les capitales du monde. Mais comme le dit un copain : « On s'en fout d'avoir des dalles sur nos trottoirs, vu que la galère et la misère seront toujours là. » Manquerait plus que les dalles soient pillées à la prochaine guerre.

Ici, j'ai pu retrouver un vieux pote. Nos retrouvailles se sont faites simplement. On circule, comme on dit ici. À droite, à gauche, pour régler une affaire, rendre un service ou prendre un renseignement. Et pourtant on a jamais grand-chose à faire. À pied ou en bus, on sillonne la ville. On tchatche, on se raconte des anecdotes, celles de la guerre et des milices, de la galère et du quotidien. Jour de fête, on s'avale un maboké, avec un jus ou bien une bière locale. La Ngok ou la Primus, selon les écoles.
Mais Brazza a perdu beaucoup de sa vie. L'électricité est coupée par intermittence dans chaque quartier. Le soir, une partie de Brazza est dans le noir. Tu t'en aperçois en passant d'un quartier à un autre. Et puis tu vois des grands trous noirs au loin. « Tiens y a pas de courant à la piaule, on va encore circuler un peu. »

Brazzaville. Brazza la verte, Brazza la fête, ville de culture, de musique…
Aujourd'hui, c'est Brazza la meurtrie, c'est Brazza la poubelle.
Le Congo, noyé entre deux dépêches d'un coup d'État et d'une autre guerre. Au Congo, on s'acharne à se charcuter, à se laminer.
1997, pour l'élection présidentielle, la course au pouvoir se réglera par milices interposées. Les vieux de la politique ont l'art de se chlaper pour être à la bonne place à table. Facile de recruter des miliciens dans un bled, où la course à la survie est quotidienne.
Où on ne voit pas le bout, on a plus d'espoir. Pendant que ça s'exécute, ça viole, ça fuit, les Denis, Pascal, Bernard,etc., comptent les points. Celui qui gagne a le jackpot, cagnotte offerte par TotalElf, les perdants s'exilent dans leurs belles villas…
Les combats font rage dans Brazzaville, alors pour les populations, c'est rester la peur au ventre, ou fuir la peur aux trousses.

« La ville entière sait qu'avant de se donner la mort, mon idole Angouliama avait fait parvenir à la presse nationale et à celle du pays d'en face, une cassette audio dans laquelle il répétait pendant cent-vingt minutes : « Je chie sur la société », les mêmes paroles qu'avait reprises, dans son tube, le groupe musical le plus populaire du quartier , les Frères c'est-toujours-les-mêmes-qui-bouffent-dans-ce-pays-de-merde.»
Alain Mabanckou. *African psycho,* Le Serpent à plumes.

Opération Espoir. Je suis sur le goudron, il est tard. On marche un peu, discute, encore une fois dans le noir. Au loin des lumières de phares. Elles se rapprochent. Des camions, ils roulent vite. 1, 2, 3,… 7 ; arrivés à notre hauteur, on distingue des camions militaires, chargés de soldats. Ça déborde de soldats. Camions sans bâche, les mitraillettes dépassent, pointées nonchalamment sur la chaussée. L'opération Espoir vient de passer.
Vaste opération de police, patrouille mixte militaire-milicien, contrôle des axes importants, comme la ligne de train ou certains quartiers sensibles. L'opération Espoir, c'est un peu tout ça, ou peut-être pas. Personne ne sait vraiment.

Alors qu'est-ce qui se passe ? Difficile de suivre la vie politique ici. Tant que tu as un poste de responsabilité, tu bouffes, tant que tu peux. Chacun pour soi et Dieu pour tous. Mais bon, ça n'explique pas grand-chose. Le nouveau président a fait le vide autour de lui. Sans lui, le régime ne tient plus. Mais quel régime, il y en a un vraiment ? Ma vision est en trompe-l'œil, Brazza est au cœur de la dernière région instable du pays. En dehors de Brazza, il n'y a plus d'État. Les milices, Ninjas (rebelles) ou Cobras (du pouvoir), règnent, pillent les villageois, rackettent ceux qui se déplacent. Le reste du pays est apparemment calme, mais il n'y a plus de route pour relier les régions entre elles. Par contre les puits de pétrole sortent leur manne et Total a écarté les compagnies américaines. Roland Dumas peut continuer à fréquenter les bijouteries. Et ici les taxis font la queue pour trouver du carburant, qui manque régulièrement.

Et dans toute cette merde, on continue à survivre, à se débattre. Je ne sais pas comment mais il doit y avoir des activités qui fonctionnent quand même, pour se payer une heure d'internet, des saffou et du manioc pour damer. Il y a bien l'argent des expatriés qui, une fois consommé, finit par circuler. Ainsi les miettes sont distribuées, la classe dirigeante et la classe blanche chient assez pour créer un semblant d'activité.
Je continue à me promener. Les rencontres sont faciles. Un mundele qui traîne dans le quartier, ça ne passe pas inaperçu. Et le Blanc, ça suscite la fascination. Vraiment, ici, la colonisation a bien gardé sa place. Il faut avoir immigré pour ne plus croire au mirage. Mais ceux qui reviennent jouent plutôt au blanc. Et le serpent se mord la queue. Moi, j'essaye tant bien que mal d'être un traître à ma race.
Je ne fréquente pas les expats. Ils me regardent d'ailleurs avec défiance lorsque je traverse le centre-ville à pied. Non, je ne me suis pas signalé à l'ambassade, je dois répondre à mon interlocuteur étonné, qui s'inquiète pour ma sécurité.

Alors quoi, et maintenant ça va ? Les marchés sont peu approvisionnés, le carburant manque aux pompes, l'électricité et l'eau se font rares… C'est la merde, c'est la survie, c'est la rage.

PUTAIN, J'AI EU DU MAL À L'AVOIR ce taxi. Pourtant sans lui, le plan marche plus, bien sûr !

On sillonne quelques rues. Je commence à lui indiquer le chemin. Finalement, c'est mieux que ce soit un qui ne connaît pas le coin. On arrive à l'angle de la rue prévue.
– Stoppez là, s'il vous plaît.
– Bien.
Je prépare ma monnaie. Je sors les billets, il le voit bien. En même temps, j'enclenche la portière. Mon complice traverse le trottoir. Il intime au chauffeur de baisser sa vitre. J'ouvre la portière, et le braque.
– Vas-y, aboule le flouze qu'on se natchave chacun de notre côté !
– Comment ! ?
Mon complice a éclaté la vitre du chauffeur, ce qui a pour effet de l'impressionner.
– Donne la sacoche, donne l'argent !
Ce chauffeur est trop con, on est obligé de le sortir et de l'éclater à coups de pompes. On arrache la sacoche de la recette, et on le laisse. Il gît à terre, les côtes cassées, le sang pisse de son nez. À mon avis, il devrait reprendre le volant et se barrer. S'il reste là, il va se faire tirer sa caisse. Mais c'est pas notre souci. On file à travers la téci. Personne n'a rien dit, et personne ne la ramènera. On va quand même se planquer, histoire de faire les comptes et d'éviter de croiser les guisdés.

FARID

Ce soir, pour une fois, la fête se passe à la cité. Les sauces dans le mouv' ont ramené les platines, quelques rallonges pour avoir le jus dans les caves, de quoi bedave, de quoi pillave ; ça y en a toujours. On a envoyé les petits faire une dernière descente au supermarché, histoire de ne pas manquer de sky. Y a du monde qui arrive, il y a de la chatte aussi. Mais attention, suffisamment bien accompagnée pour pas se faire tourner.
Y a un peu tous les quartiers qui sont venus. Ça se passe. Nos sauces assurent grave aux platines. Le son est bon, on bedave et on se marre. Tout à l'heure, les disques old school ont brûlé le saphir, j'ai vu Aziz reprendre ses vieux pas de danse, en cadence. Il est fort ce gossbo, y a pas à dire. Maintenant, avec les riddims et les basses à fond, les lascars s'essayent à être des toasters-killers. Ça brasse. Au début, c'était vraiment très démarqué. Les filles s'étaient retrouvées d'un côté ; et les gaillards de l'autre. Pas si simple de se mélanger. Bon, selon les sons qui ont été envoyés, ça a pu se déhancher un peu, et puis se frotter sur quelques bons zouks et surtout vieux dance hall. Bien sûr, on est quelques-uns, une bonne grosse raya, à ne pas danser. À n'avoir jamais dansé. Des racailles de soirées, mais là on se tient tranquille. Moi, je suis en retrait, je bedave et je me marre. Il y a tellement de monde que c'est difficile de savoir qui est où.
Pourtant, lacelle, j'arrive toujours à avoir un œil sur elle.
– Hey, salut ! ça se passe pour toi ?
– Oui.
Putain, quelle sourire.
– C'est une bonne teuf, soir ce !
Faut que je pense à parler correct.
– On se connaît, on s'est déjà vu, je veux dire ?
– Hum, je crois que je te voyais passer dans mon lycée, mais je sais pas trop ce que tu foutais.
– Oh, j'étais une sorte d'intellectuel ambulant à l'époque.
Au moins elle sourit, c'est pas trop mal.
– Alors tu t'appelles comment ?
– Nora. Toi c'est Farid, Léa m'a déjà parlé de toi.
Et merde, elle connaît Léa. Je vais faire un tour, et la laisse avec ses copines.

Y a des gars qui ont l'air de se fâcher. Une histoire de serrage de main, un gars qui a dû oublier de serrer la main à un autre, quand il disait bonjour à un groupe. Heureusement, Khaled est là, il gérera bien l'affaire. Ici, on peut se planter pour une histoire comme ça.

Ça se rassemble un peu plus loin, je vais voir. C'est encore Aziz qui lance le mouv'. Aux platines, on a mis quelques instrus, du vieux break dance. Aziz se roule par terre, fait des manières. Après ça plus personne n'osera prendre la relève, le défi est trop haut. Tyto passe maintenant des instrus des groupes de chez nous. Je vois les sauces qui s'échauffent, un original freestyle pour le seul plaisir d'être ensemble.

J'imprime ma prose / et toi tu prends la pose
Y a pas de rime y a pas de vers y a pas de frime
Je proclame et déclame / Mais c'est pas pour rester calme
Si j' racontes des histoires / c'est pour pas rester dans le noir

BlackBrain, en vrai Djiraël, a bien introduit l'affaire, mais déjà un autre poseur à pris la main.

Lâche le mike / sinon je t'écrase avec mes Nike
Le putain de gosse du 9.5 / te reçoit 5 sur 5
Gamin des cités / issu du monde ouvrier
Je pourrais t'en raconter / Mais je vais pas me la péter
Juste t'exhorter / à pas t'écraser

Ça y est, on est chaud. C'est maintenant Underscore, Erwan dans le civil, qu'est même pas de notre ville qui s'exprime.

Hein Hein
Je viens de la banlieue Nord / la banlieue la plus hardcore

HARDCORE
schlak schlak schlak

Il fait toujours des sons étonnants avec ces cordes vocales, le voilà qui reprend.

Tu vas pas me la faire / Je suis droit dans mes affaires
On se planque dans les caves / De craintes des poukaves
Pourtant notre horde sauvage / est prêt à tout chirdave
Maintenant Yacouba, sur le micro, met main bas.

Arrache toi de là
Fils d'immigré rime avec fils d'ouvrier
Cité dortoir avec trottoir
Et les nouveaux prolétaires avec nique ta mère !
Chaque jour que Dieu fait / chaque homme le défait
Faut il remercier le Seigneur
qui dans toute sa splendeur
Nous a légué la laideur et la peur ?

Ça continue, jusqu'à ce que les voix s'éraillent. Qu'on retourne un peu tiser. Au bout d'un moment, je suis fait, mais pas complètement foncedé. Avec des vieux potes, on se met à philosopher. À imaginer la cité sans flic, ni zèremi. Tu parles, que des conneries. C'est paske on pense à ceux qu'ont pas tenu, devenu ouf ou légumes. Faut pas croire, on en a tous dans nos relations. Pas pu être assez durs, pas aussi durs que les murs.

– J'aurais jamais cru ça quand j'avais quinze ans. Doit y en avoir qui sont pas fait pour ça, alors ils craquent à un moment.
– Bof, je crois pas que ce soit inscrit dans nos gènes, je répond à Moussa. Y a ceux qui sont partis, ceux résignés, ceux qui flanchent à un moment...
– Et alors ?
– Ben, ça doit dépendre du moment, ou de plein de choses. Regarde le grand frère à Karim. En prison, c'est devenu une loque pleine de boutons. Ceux qui sortaient de taule et qui l'avaient vu n'en revenaient pas. Et pourtant, c'était le plus dur d'entre tous.
– Ouais. Quand je suis passé à Osny, ça te froisse, mais ça t'endurcit aussi. En zonzon, j'ai grossi tellement je bouffais.
– Ouais mais t'a jamais eu la réput' du grand frère de Karim, pas vrai Mitry ?

Puis on se remet à parler zike, et deal de teshi. Et surtout on regarde les rates encore là. Certaines dansent, on se dit qu'y a pas de mal à profiter du spectacle.

À la fin de la soirée, je croise à nouveau Nora. Elle s'apprête à partir.
– Tu vas rentrer à pied, toute seule comme ça ?
– Tu as autre chose à proposer ? Faut vraiment que je rentre, de toute façon.
– Je t'accompagne, d'accord ?
En jetant un coup d'œil à la ronde, il n'y a personne. Pas de risque que ça parle trop. « T'as vu Farid, Nora, ceci, cela. » Sur le chemin, on discute, on a grandi au même endroit, sans suffisamment se connaître. Les filles et les garçons, ici, c'est compliqué.

– Comment ça se fait que je ne te connaisse pas ?
– Je suis une fille discrète, t'as dû t'intéresser à des filles plus tape-à-l'œil. Comme la plupart des mecs.
– Oh dis pas ça. Je suis un lover moi !
– C'est ça, ouais. Je t'ai déjà vu traîner avec ta bande de potes. T'aurais du mal à me faire croire que vous êtes une bande de romantiques.
– Tu sais, on n'est que ce qu'on nous laisse être.

On est en bande et on est solidaire. On est peut être con des fois, mais pas plus que la moyenne, je crois. On a besoin d'être tous là pour tenir. Bon, je bifurque la discussion sur un autre sujet.

– T'étais au lycée, t'as eu ton bac alors ?
– Oui. Et je fais même des études. Et toi ?

– Oh, moi j'ai pas eu besoin du bac. T'es à la fac ?
– J'essaye de m'accrocher, pour sortir de la cité, plus tard.
– Pour faire quoi, tu crois que c'est mieux dehors ?
– Sûrement, on a tous envie de bouger, non ?
– Bof. Je suis pas sûr que ce soit mieux ailleurs. C'est mieux quand tu cherches à faire mieux.
– Et y a quoi qui change ici ?
– Que dalle, c'est vrai. Mais si, regarde : maintenant on se connaît !
– Commence pas ton couplet, s'te plait.
– Mais si pourquoi pas !

C'est marrant, t'as envie que je te drague. Et pourtant tu ne me laisses pas faire, ce serait un aveu de faiblesse. Et puis tu me désarçonnes avec une nouvelle question.

– Alors tu fais quoi maintenant, tu bosses ?
– Pff. Tu sais bien que le travail... Bon ça va, je me débrouille, j'accumule pas les actions en Bourse ; mais c'est pas tous les jours la misère.
– Ouais, je vois. Et qui c'est qui ira te voir au parloir, ta copine, ta sœur ?
– Ça va, parle pas de ça. De toute façon, c'est pas moi qui ai fixé les règles du jeu.
– Excuse-moi, je voulais pas te vexer. Je me dis juste que tu mérites pas ça.
– On mérite rien. Toi comme moi et les autres. On est né dans la périphérie des villes et à la périphérie de la vie. Largué et parqué. On n'a rien, et pourtant on est là.
– On peut plus que ça, on est pas obligé d'accepter. Si la société nous a condamnés, c'est pas à nous d'appliquer la sentence.

Ouais, j'ai la rage au cœur, quand tu dis des mots comme ça, Nora.

– C'est vrai. Au fait, tu fais quoi à la fac ?
– Sociologie. Enfin, je commence. D'ailleurs j'ai des profs qui dissertent sur des gars comme toi et tes potes.
– Rien à foutre de ceux-là. Mais je compte sur toi. On est dans la même galère, on vient du même monde. Nora, on a connu les mêmes vexations, les mêmes stigmatisations. Bon vous les filles vous vous en sortirez mieux, vous êtes plus malignes que nous.
– Je sais pas s'il faut s'en sortir tout seul.
– Hum, enfin tu vas faire des études, t'auras un boulot.
– Peut-être. Et toi tu vas faire quoi ?
– Continuer. Jusqu'à ce que j'aille enterrer mes vieux au bled. Et puis quoi ? Le jour où j'aurais un appart, ça sera la fête. T'accrocher à chaque branche, prendre le plaisir du moment présent. Tiens, comme ce soir.

Il a fait beau, il fait chaud cette nuit. J'ai pas envie de la laisser monter dans sa tour. J'ai envie de passer la nuit avec elle. C'est pas souvent que l'on peut passer un tel moment.
– Nora, rentre pas. Pas tout de suite.
– Tu veux me proposer quoi ? Une cave de ta connaissance ? Laisse tomber, c'est mieux que je rentre.
– Mais non, dis pas ça.
Un silence passe. Mais ici, il n'y a pas d'ange.
– Un bain de minuit, ça te dit ?
– Qu'est-ce que tu dis ?
– La piscine n'est pas loin. Ils viennent d'ouvrir le bassin de dehors, et il fait chaud ce soir.
– Mais qu'est-ce que tu racontes, la piscine est fermée à cette heure.
– Vous, les filles, y a plein de côtés de la ville que vous connaissez pas. Allez viens.
Je lui prends la main, et l'emmène. On l'a fait plus d'une fois, mais c'est la première où j'emmène une nana là-bas. J'espère qu'il n'y aura personne, je suis confiant.
On est au milieu des stades. Dans la nuit, on se croirait dans une plaine. Tels des Indiens, se guidant à la lumière des étoiles. Sauf qu'au-dessus de nos têtes, ce sont des pylônes électriques, ces énormes pylônes qui traversent la ville, qui nous font ombrage.
Le passage est toujours là. J'aide Nora à grimper, c'est une fille débrouillarde. Je la regarde face à la piscine. On s'habitue à la pénombre. Il va falloir se jeter à l'eau. Je l'embrasse. Puis on se met en tenue pour la baignade. On se glisse dans l'eau, elle est quand même fraîche. Les traces de shit et d'alcool me grisent un peu plus.

FINALEMENT, je suis en train de le faire. Je l'ai pas vraiment décidé, mais mes jambes sont en train de m'y emmener. Je suis dans l'escalateur de la gare du Nord. Envie, d'abord, de jeter un œil aux alentours. Le monde a changé négro, la gare du Nord aussi. Plus d'espace, moins de recoins, des constructions en verre, et des flics, du militaire, qui se reflètent, qui t'inspectent.
Je me pose, pour attendre tranquillement le RER. J'en laisse passer quelques-uns. Puis, enfin, monte dans le train. Les visages sont fermés, les regards tendus ou entendus, souvent fatigués. Je croyais que si je revenais, ce serait en millionnaire, ce n'est qu'en voyage ordinaire.
Je descends, pose mes pieds sur l'asphalte. Les tours entourent la gare, encaissée comme dans un fossé. Putain de merde, qu'est-ce que je fous ici ? Je me promène, je retrouve ces tours, ces barres, ces passages où l'on faisait nos tours de passe-passe. Où l'on vivait, grandissait ; là où je me suis forgé. À l'ombre de leur prison et de l'ennui.

C'était il y a dix ans. J'étais bien intégré dans ma ville. Enfin pas aux yeux des éducateurs ou des flics, pour qui j'étais un cas de violence et d'échec social. Mais pour moi et mes potes, on était à l'aise dans cette ville. Ma famille, je ne la voyais plus beaucoup, toujours dehors, toujours en fugue. Les choses avaient changé, quand mon physique a inversé le rapport de force avec mes parents. C'était moi à ce moment-là qui pouvais menacer mon père. Mon départ à sûrement été un bon débarras. Je n'irai jamais les revoir, je me souviens trop des coups, des menaces. D'avoir été le raté, celui avec « une faille dans la tête, est-ce vraiment notre fils ? ».
Mais là, je me sens un peu perdu. Je passe dans des rues, des squares connus, mais ne retrouve pas de têtes connues. Combien sont au club Med d'Osny, comme on surnommait la prison à l'époque, en ce moment ? Lesquels ont définitivement mal fini ? Y en a-t-il qui se sont fait avoir par le travail ? Le retour n'est vraiment pas celui que je pouvais m'imaginer étant gamin. « Je pars à l'assaut de la citadelle, promis je reviendrai. »

Et puis, il y avait ce soir d'octobre pluvieux et dégueulasse. Un rencard foireux, viril ; auquel je ne pouvais proposer l'esquive. Une zone déserte autour de la voie ferrée. Une histoire de meuf, que j'avais même pas touchée, mais qui apparemment me kiffait déjà. Le gars voulait m'impressionner, me faire plier. Il menaçait, proposant de régler ça, tout de suite. Par principe, je n'aurais jamais plié. On ne m'avait jamais menacé froidement comme ça, je me sentais prêt à tuer. Ma simple impassibilité le défiait, le menaçait. Il est alors obligé de passer encore une étape. Il sort une arme.
– Alors, tu choisis quoi maintenant ?
Le problème quand tu menaces comme ça, c'est qu'il faut assumer, pas le temps de tergiverser. Quand tu sors une arme, faut tirer tout de suite. Sinon attends un autre moment.
– Tu fais quoi là, garçon. Tu t'es cru dans *New-Jack City* ?
– Ferme ta gueule, ferme ta gueule !
Je suis pas professeur d'aïkido, mais j'attrape l'arme et la dévie vers le vide. Je sens la peur. La situation t'échappe. Il y a derrière nous des fourrés, des buissons. L'idée me vient de t'y jeter, comme un malpropre. Pour t'humilier, et pouvoir rigoler en racontant ça au quartier. Comme tu es déstabilisé, ce n'est pas dur de te pousser. Les buissons donnent sur une petite pente, et, dans ta chute, tu roules, tu la dévales. Au fond du fossé, les rails, la ligne de trains.
Et le train passe.

Les gars de ton quartier ont tout fait cramer pendant deux nuits. Mais heureusement pour moi, personne n'a jamais compris. Mais c'était plus pareil. Plus rien n'avait la même odeur. Et ma vie de fier banlieusard n'avait plus le même sens. Je pensais pas être choqué, et me remettre vite de cette histoire. « Tout se fait. All. Everything », n'était-il pas notre leitmotiv ? Mais j'avais un mauvais goût dans la bouche, je savais que si tu avais habité la même cité, tu aurais été mon frère. Les fugues de chez moi, la bougeotte et les expéditions seul sur Paname ou ailleurs. Finalement, je n'étais pas obligé de rester accroché à la cité.
Il fallait partir, sans laisser d'adresse, fuir et repousser l'horizon.

Quand ils sont arrivés, ça sentait qu'on n'était pas pour une visite de courtoisie. Pourtant ils en ont passé des heures à glander ici. Et nous aussi on a été en tenir des murs du côté de chez eux. Au terrain de basket, qui délimite nos deux quartiers, il s'en est joué des parties endiablées. On a pu monter des biz ensemble, et toutes les villes avoisinantes étaient tenues en respect. La connexion des deux cités les plus chaudes de la ville. *La nouvelle pègre moderne*, s'étaient hasardés certains titres de journaux.
Vu leur allure, ça à l'air d'un coup de pression. Auquel on ne pourra que répliquer. Rien n'a encore commencé, mais l'engrenage semble déjà déclenché.
– Wesh Moloss ! On vous a déjà dit de pas venir braquer notre épicier !
Khaled prend les choses en main, rien n'a encore été déclaré, donc autant se la jouer tranquille.
– C'est quoi cette histoire, reprend Simba, à la résoi y a eu manque de respect. On peut pas laisser traîner cette histoire.
– C'est bon les embrouilles de fin de soirée, temporise Khaled.
– Vous pouvez prévenir votre pote, quand on le croise, on l'attrape.
– Tu sais très bien que ça peut pas se passer aussi simplement, que je lui dis, à ce baltringue.
J'étais posé, assis sur le bas de la rampe de l'escalier extérieur. La tension monte, nos regards se figent. Sa position debout ne lui donne pas vraiment de supériorité, je suis bien dans mes baskets, enraciné.
– Tu me menaces ? !
– Eh c'est bon, enchaîne Khaled, c'est clair que vaut mieux pas que ça se règle comme ça.
Une voiture s'approche, elle s'arrête à notre niveau. Les cinq lascars montent dedans. Ils lâchent ostensiblement « Maintenant tout le monde est prévenu », et démarre. Leur coup de pression était bien rodé. J'en esquisserais presque un sourire. Les esprits commencent à s'échauffer, s'ils voulaient nous tester, c'est gagné. Les quelques lascars en bas du bloc commencent à se chauffer. La sauce est montée, et l'épilogue n'est pas prêt d'être écrit. Moi aussi, je suis vénère, et je suis prêt à y aller. Même si j'ai le sentiment d'un grand gâchis qui se profile. Y a pas moyen, on va se rassembler et régler cette histoire. On va leur montrer qui sait se goumer.

Pendant que ça continue à se monter la tête, j'aperçois la silhouette de Léa. Je suis surpris de la voir par-là. Je vais à sa rencontre.
– Hey, Léa qu'est-ce que tu fais là ?
– Farid, je cherchais à te voir.
– À me voir ? repris-je méfiant.
– Oui, une lettre viens d'arriver. Je me suis dit que tu voudrais la lire.
– Eh ! Tu deviens réglo.
– Prends ça comme tu veux. Tiens.
Elle me tend une enveloppe, puis reprend :
– Je dois filer pour attraper le bus.
– Ok Léa.
En partant, elle se retourne et me lâche :
– Au fait, j'ai vu Nora ce matin.
Puis elle s'éclipse définitivement.
Bon, il y a cette embrouille qui monte, et cette lettre que je voudrais lire seul et au calme. La mise au point avec nos voisins, ce sera pour ce soir. Pas avant, ça me donne un peu de temps. Je dis à Khaled que je suis de retour dans deux heures, et file, remontant la rue tranquillement.
Un 2.6.9 remonte lui aussi le boulevard, je suis au niveau de l'arrêt de bus. Allez je monte dedans, il me poussera en dehors du périmètre de nos cités.

POUR L'INSTANT, j'ai envie de marcher. Me vider un peu la tête. Je rentre dans un bar, et commande une bière. Une première pour moi ici. Quelques Français au comptoir. Un du groupe, gros, bouffi et rouge en starko, vient de se faire taper sa carte bleue. Il flippe qu'elle soit utilisée sur le net. Il raconte que la dernière fois qu'il s'est fait taper son chéquier, il en avait eu pour 50 000 francs. C'était un toxico, qui achetait n'importe quoi pour le revendre et se payer sa dose. Chez les flics, au départ, il ne voulait pas porter plainte, « c'était un pauvre malheureux ». Je suis surpris. Comme quoi.
J'ai envie d'aller sur la « colline » qui domine les villes avoisinantes. De là, on a aussi une vue imprenable sur Paname, au loin, et sa cloche de pollution. Ça tombe bien, le bus qui va par-là est juste à côté.
Je grimpe dedans.
– Et le ticket...
– T'as gueule, bab2.
Il y a des vieux tics qui reviennent vite.
Je descends, côte de l'Espoir. Tu parles. Côte du Néant, côte de la Fin du monde, côte de l'Abîme ; ça lui irait mieux comme nom. Je remonte, seul, au bord de la nationale, les graviers crépitent sous mes pas.
Une voiture de keufs descend, elle esquisse un demi-tour et je comprends que c'est pour moi.
Les keufs, à mon niveau, ils descendent du véhicule et m'ordonnent de ne plus bouger. Puis une fois rapprochés, contrôlent mon identité. Ils parcourent mes papiers :
– Ndumbé Kodia. Mouais. Tu fais quoi à te promener le long de la nationale ?
– Je cherchais la police. Je vous ai trouvés.
– Fais pas le malin, réplique un des flics. Ndumbé Kodia, j'ai un vieux souvenir de ce nom-là. ça fait longtemps que l'on ne t'a pas vu par ici, pourtant on en a passé des soirées et des nuits ensemble !
Le troisième flic part taper une recherche. Quelle merde, ce que j'ai réussi à éviter en parfait caméléon à Paris, m'arrive ici. Sur ma propre branche. J'ai le dos à la nationale. Quelques voitures défilent, mais la circulation n'est pas dense. Une fois la nationale traversée, il y a un champ et puis un bois. Et ils seront obligés de me poursuivre à pied et non en voiture. Ils ne pourront pas, dans un premier temps, tirer au risque de toucher un automobiliste.
La fuite, c'est décidé, la fuite plutôt que d'accepter son destin.

VOILÀ COMMENT ça va se passer, ce soir. On va sortir en groupes. Traîner autour de leur cité. Dès qu'on croise un gars qui habite là-bas, pote ou pas pote, lascar ou pas, on l'attrape, on l'éclate. Deux ou trois voitures de chez nous vont circuler. On a sorti les fusils à pompe. Comme ça, si on croise des gars, on les braque. Et on les oblige, soit à s'agenouiller, soit à partir en courant. Juste pour les humilier.

Ça va être chaud ce soir. On va être là. Tous remontés. Quand on aura bien foutu la pagaille, on se rassemblera au terrain de basket. S'ils veulent faire une descente, ils passeront par là. Ça va scharkler, ça va saigner.

L'apogée. L'apogée de toutes nos guerres, de nos embrouilles, de nos descentes, de nos batailles de rues.

On est vénères. Remontés. Ce soir, y aura pas de pitié. Enfin, tout ça va pouvoir sortir, se crier. Se hurler. Toutes nos frustrations accumulées. Tous nos désespoirs. Toutes ces humiliations quotidiennes, mesquines. Toute notre haine mal contenue. Putain de merde, tout ça va exploser.

Me parle pas. Rien à foutre de rien. Je régis le code d'honneur. Et je l'ai à fleur de peau, face à ceux qui nous prennent pour des moins que rien. Je suis chirdé. Défoncé. Laisse-moi sortir tout ça. Rien à foutre. Plus rien à foutre. Ce soir, on règle nos comptes avec le reste du monde.

PUTAIN, j'ai réussi à traverser cette nationale sans me faire shooter par une caisse. Bien joué.

Je les entends gueuler, m'insulter. J'ai des poursuivants, le poing armé. Pour l'instant je garde une bonne distance, c'est la course à travers champs.

New York City, USA. 2004.

T'AS VU JUSQU'OÙ je suis allé ? New York City, mon pote. Les States. L'Eldorado que l'on s'imaginait étant gamin. Tu parles. J'ai appris en traversant ce globe que chaque portion de territoire comporte plusieurs réalités. Et qu'il n'y a d'Eldorado que pour ceux qui peuvent y accéder, sur le dos, le sang, la sueur des autres.
C'est comme cette ville, Baltimore, que j'ai traversée pour monter jusqu'ici. Des quartiers entiers aux routes défoncées, aux maisons délabrées, aux fenêtres cassées jamais réparées. Dans ces rues-là, il n'y a que des junkies par terre et des dealers debout. À chacun son Amérique et Dieu pour tous, hein ? Bullshit.
Alors je croque la pomme en ce moment. Avec mes derniers dollars en poche. J'aime ces urbanités ultra-denses. Et là, t'as des communautés de partout qui vivent dans cette ville machine. Des communautés chacune juxtaposées. Ça trime dur partout. Ça bosse pour payer des loyers exorbitants, envoyer ses mômes à l'école, consommer un tant soit peu. Dans cette mégapole, il y a un pouls qui joue et bat avec les cours de tout ce qui se quantifie dans ce monde. Wall Street, la Bourse. Ils sont en terrain conquis dans leur Manhattan trop propre. Enfin sauf quand gronde le bruit d'un moteur d'avion, maintenant. J'ai fait le tour d'un trou, d'un immense trou. Depuis que Manhattan a perdu sa plus grande érection.
J'ai trouvé mes marques ici dans la communauté hispanique. Je parle mal l'anglais, mais eux de toute façon ne parlent que l'espagnol. Alors on se débrouille. ils viennent du Guatemala, comme du Mexique, de Porto-Rico ou de Colombie. La plupart fraîchement débarqué. Ouvriers, sans-papiers, travailleurs dans la restauration et autres boulots de larbins. Ils se retrouvent à quelques-uns dans un local de Brooklyn pour se défendre sur leur lieux de travail, s'aider pour leurs histoires de papiers et chanter quelques chansons révolutionnaires en clapant quelques empanadas. Moi aussi, je viens là, même si je ne suis qu'un feu follet de passage.
Tout ça c'est beaucoup de parcours, de culture, de vie et de lutte. Tiens, je pense à Enrique, paysan au Guatemala. Ils s'organisent là-bas face aux grand propriétaires terriens, jusqu'au jour où des hommes de main viennent chez lui, armés. Mais, ce jour-là, ils lui tendent un enveloppe plein d'argent et les clefs d'un voiture pour quitter la région. Le soir même, il prend la voiture, la gare devant la maison du grand propriétaire et crame la voiture. Ensuite il est parti à l'autre bout du pays, puis commença son périple pour débarquer ici ; et maintenant laver les assiettes d'un resto bourgeois où les boursicoteurs font bombance.

Les Noirs de leur côté, les Hispaniques du leur, les Coréens dans leur quartier, etc. Ici, c'est comme ça. Pourtant chacun s'escrime à survivre, à vivre, jusqu'à s'essouffler. S'essouffler sous les coups trop durs du travail, sous les coups trop durs de la zèremi, sous les coups trop durs de la marchandise, sous les coups trop durs de la mise en concurrence, sous les coups trop durs. Et moi au milieu, qui fait le passe-muraille au hasard des rencontres...
Je pense souvent à toi Léa, à toi Farid, à vous tous qui êtes resté là-bas. Une pensée en trompe-l'œil.
Puisque je ne sais jamais vraiment où je vais, comment savoir où je suis ?

C'EST BON, je me suis trouvé mon petit coin pour lire cette lettre. J'hésite entre me rouler un joint avant ou après.

J'ai atteint le bois. La course va devenir difficile, mais c'est là où je peux espérer les semer. Je les entends qui se rapprochent. Je ne voudrais pas sentir leur haleine fétide sur mon corps plaqué au sol. Putain de merde, ça passe ou ça casse.

Je me suis roulé un petit joint finalement. Je commencerai à le fumer au cours de ma lecture.

Parfois le sol se dérobe, je saute, évite les obstacles. Eviter le point de côté.

J'entends des bruits au loin. C'est pas habituel. Je scrute des silhouettes qui, au travers des arbres, se rapprochent. Un gars se fait courser, c'est quoi ce règlement de comptes ?

Je sens qu'ils gagnent du terrain, sans parvenir à me rattraper. Je distingue leur empressement, je ne dois pas filer entre leurs doigts.
Les cons, ils viennent par ici. J'ai pas de vocation de témoin, moi, ça m'emmerde.

Tac Tac Tac. Ils se sont mis à tirer et moi à zigzaguer. Je m'y attendais. Leur énervement a dépassé les bornes.

J'entends tirer, ça rigole pas leurs histoires. De nouveaux coups de feu reprennent. Ils étaient tout proches ceux-là. Je voulais mieux voir quand une douleur inconnue m'assaillit. Dans le poumon gauche, en dessous du coeur. Mon corps se plie en deux, se casse en deux. Je perds l'équilibre et comprends que c'est une balle perdue. Je pense à la lettre de Gorka, que, finalement, je ne lirai pas. Ça me fait penser à Léa, à Nora, à tout ça...

J'ai zigzagué assez. Truc de ouf', réflexe de survie. Boum Boum. C'est dans le bas du dos, ça me cisaille, ça me taille. Deux balles. Plus rien ne me soutient, surtout pas mes jambes. Je m'écroule comme pour me fondre dans le sol. Je les entends qui arrivent. Leurs pas résonnent dans le sol, le font trembler, leurs souffles semblent une tempête. Je les sens au-dessus de moi. Et il y en a un qui éructe :
Achève-le ! Achève-le

– ACHÈVE-LE ! ACHÈVE-LE !

On peut commander *Il fera si bon mourir* en envoyant un envelloppe affranchi à 1,22 (avec son nom et adresse) à :
Pas même t'y crois production - 17-19 rue des Bauves 95200 Sarcelles.
On peut le télécharger au format PDF à : http://ilfera.internetdown.org/